

**Zeitschrift:** Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles  
**Herausgeber:** Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft  
**Band:** 3 (1960)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Livre-objet et livre-outil  
**Autor:** Gaxotte, Pierre  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-387909>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LIVRE-OBJET ET LIVRE-OUTIL

Le livre-objet... L'expression est assez nouvelle. Dans une brochure récente, M. Angoulvent oppose le livre-objet et le livre-outil. Le livre-outil étant le livre d'enseignement, de formation et d'information, le livre-objet celui dont la présentation matérielle (papier, reliure, illustration, caractères, mise en pages) a pour raison de flatter le goût et la vanité de l'acheteur.

A première vue, cette distinction paraît assez fondée et je rangerais volontiers dans la catégorie du livre-objet ces éditions recherchées, ces reliures glorieuses, ces maroquins aux armes, ces tirages limités, ces fastueux volumes, truffés d'autographes ou de dessins originaux, qui sont l'orgueil des bibliophiles. Livre-objet? Oui. On le manie avec un respect infini, on le montre aux connaisseurs insignes, on le tient jalousement à l'abri de la lumière qui défraîchit, de la poussière qui tache. C'est une occasion de plaisir. Mais on ne le lit pas. « Pour lire, me disait un de ces respectables connaisseurs, j'ai les classiques Garnier », lesquels d'ailleurs viennent de renouveler leur présentation.

Toutefois, lorsqu'on dit « livre-objet », on ne pense pas à ces volumes anciens ni à ces impressions de grand luxe qui ne concernent, en somme, qu'une clientèle très limitée. On pense aux livres récents édités par les clubs avec tant de soins et de succès. La distinction alors ne me paraît pas fondée.

Il est vrai que beaucoup de clubs ont cessé d'être des associations de lecteurs, faisant imprimer pour eux-mêmes des œuvres qui leur plaisent particulièrement. Le livre-club, comme on dit, peut très souvent s'acheter chez le libraire, comme n'importe quel autre. Mais il n'est pas né du simple besoin

de prestige. Pendant un siècle au moins, l'édition française n'a guère mis en vente que des livres brochés: le classique in-12 qui, au temps du franc-or, coûtait 3 f 50, pour l'inédit; l'ouvrage en reproduction, à bon marché, bien présenté, pour une clientèle plus vaste. Ce fut, à l'origine, la « Bibliothèque Moderne » d'Arthème Fayard (à 0,95 or). C'est aujourd'hui, « Le Livre de poche ». Or, en pays germaniques, en pays anglo-saxons, tous les livres paraissent reliés. Il était très naturel que la France découvrit à son tour l'attrait de la reliure de série, qui protège les volumes mieux que la simple couverture de papier et qui coûte moins cher que la reliure individuelle. Le phénomène s'est produit, après la dernière guerre, au moment même où les États-Unis essayaient, eux, le livre broché, qui est de fabrication plus facile, moins onéreuse, qui exige moins de soins, moins de manipulations et représente, en somme, l'article de masse.

Reconnaissons aussi que le livre-club s'accorde à merveille avec les ameublements modernes. Le maroquin exige un mobilier d'époque, comme disent les antiquaires. Le livre broché est le livre des appartements encombrés: rayons dans le corridor, rayons dans le bureau de monsieur, rayons dans la chambre à coucher. Le livre-club est celui du jeune ménage qui, n'ayant pas beaucoup de place et ne pouvant avoir beaucoup de livres, répugne à sacrifier une paroi, un angle, dans la pièce de séjour pour y loger une collection de volumes, aux dos cassés, aux couvertures recollées, semblables aux épaves d'un naufrage. Oui, le livre-club a un rôle décoratif, ornemental. Ce rôle lui est imposé par les habitudes et par les né-



cessités de notre temps. Est-ce à dire, pour cela, qu'il ne soit pas lu, qu'il ne soit pas un instrument de culture? Je n'en crois rien.

Dans les catalogues des clubs figurent un assez grand nombre de livres de fond, de classiques qu'il était difficile de se procurer. Certains clubs également rééditent les œuvres complètes d'auteurs célèbres. On croira difficilement que l'acheteur n'ait pas la curiosité de les lire. D'autres traduisent des récits de voyages, qui, sans les cartes et les gravures dont ils les ornent, décourageraient l'attention. Enfin, les œuvres contemporaines élues par eux sont des livres qui, en raison du sujet, de la renommée de l'auteur, de leur valeur propre, ont connu déjà des ventes respectables. Or, c'est un fait reconnu que l'édition-club non seulement ne nuit pas à l'édition ordinaire, mais, au contraire, a pour conséquence de ramener le public à des livres négligés par lui. Il n'existe pas *un* public, il existe *des* publics. Cela est vrai au théâtre comme en librairie. Une pièce qui atteint deux cents représentations attire une catégorie de spectateurs qui ne se dérangent jamais pour voir une nouveauté, qui ne passent au guichet qu'à coup sûr et ne veulent entendre que les comédies «dont tout le monde parle». Un même livre édité en édition ordinaire, en livre-club, en livre de poche atteint trois publics différents, logés de façons différentes, ayant des ressources et des goûts différents. Non seulement une édition ne nuit pas aux autres, mais les petits remous qu'elle produit (publicité, étalages, articles) les servent.

Le Français n'est pas grand lecteur. Il se publie chez nous moins de «titres» qu'en Italie. Si l'on compte le nombre de titres publiés par cent mille habitants, nous n'arrivons qu'au vingt-septième rang dans le monde (du moins est-ce M. Angoulvent qui nous le dit, d'après les statistiques dressées annuellement à Francfort, où se tient maintenant la plus grande foire du livre). Notre production a peu monté, alors que montait beaucoup celle d'autres puissances grandes et petites. Ce déclin relatif a plusieurs rai-

sons: le recul de notre langue, supplantée en de nombreux endroits par l'anglais et par le russe, la disparition de l'aristocratie internationale qui se servait du français comme d'une seconde langue maternelle, l'invasion de la librairie pendant des années par des volumes consacrés à nos déchirements internes, lesquels intéressaient peu au-dehors, la crise du genre romanesque, l'interruption des relations intellectuelles pendant les années d'occupation (il se créa chez nos amis d'Amérique latine d'autres habitudes), les succès scientifiques d'autres pays, etc. Compte tenu de tous ces facteurs, il faut en revenir à la raison essentielle: sur plus de douze mille milliards de dépenses, le Français, livre scolaire compris, n'accorde que soixante milliards au livre. C'est peu! C'est trop peu! Aussi doit-on, me semble-t-il, approuver toute tentative, toute nouveauté susceptible de remuer, d'éveiller la masse énorme d'indifférents qui ne lit jamais rien. Ils écoutent la radio! Ils regardent la télévision! Ils vont au cinéma! L'image chasse l'imprimé: c'est le progrès.

Non. Car on ne retient que ce qu'on a lu et relu. Le cinéma, la télévision ont leur valeur propre en tant qu'illustration. Ils n'enseignent pas. Ils ne forment pas. L'image entrevue ne peut avoir ni la précision ni la durée du texte médité. Est-ce la peine d'insister? Imaginez-vous une classe de mathématiques spéciales en forme de film? Ou alors l'écran ne sera qu'un tableau noir et le spectateur copiera les formules pour y revenir à loisir.

Nous ne sommes plus très éloignés de la saison des prix. Ils susciteront l'attention ordinaire. Le «Goncourt» se vendra beaucoup. C'est heureux, car sans lui... Mais, parmi les milliers et les milliers de gens qui l'achèteront, un très grand nombre ne retiendront même pas le nom de l'auteur et ces gros bataillons ne liront pas d'autre livre dans toute leur année.

C'est effrayant.

(Tiré du *Figaro littéraire*, no 759, Paris, 5-11-1960)